

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

SCARLETT

FRANÇOIS-GUILLAUME LORRAIN

SCARLETT

Roman



© Flammarion, 2022.

© À vue d'œil, 2022,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0595-0

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

*Pour Marie-Françoise Leclère,
qui m'a donné ma chance.*

Avertissement

Dans les années 1930, le cinéma hollywoodien se trouvait encore entre les mains de quelques studios et de leurs fondateurs, des Juifs polonais, russes, hongrois, autrichiens, qui s'appelaient Jack Warner, Sam Goldwyn, William Fox, Adolph Zukor... La plupart étaient nés en Europe et n'avaient qu'une idée très vague du septième art avant de mettre le pied sur le sol américain. Leurs usages relevaient parfois d'un système de troc. Par contrats, ils possédaient les acteurs et les actrices, qu'ils s'échangeaient à l'occasion d'un film.

Louis B. Mayer venait de Biélorussie et dirigeait la MGM. Il portait de toutes petites lunettes, mais percevait un salaire à la hauteur de son royaume, le plus puissant et le plus sophistiqué de tous, qu'il régentait en tyran. En 1935, son associé David O. Selznick, fils d'un Ukrainien, s'en

était allé créer sa propre société, la Selznick International Pictures. Il était aussi l'époux d'Irene, la fille chérie de Louis B. Mayer. Ces gens-là s'embrassaient et se trahissaient d'un même élan.

Et s'ils pensaient régner sur les rêves de l'humanité, leur propre rêve se résumait à l'espoir que leur prochain film leur rapporte davantage que le précédent.

Prologue

Le 6 avril 1917, l'entrée en guerre des États-Unis fut votée à Washington. Un télégramme secret émis de Berlin à destination du Mexique venait d'être intercepté : le Reich promettait à ce pays le Texas et la Californie s'il voulait bien se donner la peine d'asticoter son voisin du Nord. Avec l'assurance d'un prophète guidant son peuple dans le désert, le président américain Woodrow Wilson avait fait valoir un autre argument : maintenant que le tsar avait été renversé, plus rien n'empêchait les États-Unis de s'allier à une Russie débarrassée de son autocrate.

Ce changement de régime n'avait pas échappé à un producteur de cinéma de la Côte Est qui transmit à la presse un télégramme, dont il affirma haut et fort qu'il l'avait fait parvenir à un certain Nicolas Romanov, autrement dit le tsar en per-

sonne, fraîchement licencié du Kremlin. En voici à peu près le contenu :

Quand j'étais un pauvre petit garçon à Kiev et que vos policiers n'y allaient pas de main morte avec moi et mes coreligionnaires, suis parti en Amérique où j'ai fait fortune. Viens d'apprendre avec regret que là-bas, vous n'avez plus de boulot. Ne vous en veux pas pour ce que vos policiers m'ont fait, si vous venez à New York peux vous offrir de bons rôles dans des films. Salaire pas un problème. Réponse à mes frais. Salutations à votre famille.
Signé Lewis J. Selznick.

Lewis J. Selznick, patron de la modeste World Film Corporation (WFC), était né Loïe Zeleznik à Kiev en 1872. Ou en Pologne en 1871. Ou bien à Kaunas en Lituanie en 1869. Peu importe. L'essentiel est qu'en posant le pied sur le Nouveau Continent, il

avait troqué le z pour le s et laissé tomber le e : une excellente manière de devenir américain.

Son offre d'emploi ne reçut pas de réponse. Mais sur la Côte Est, où elle avait fait le tour des rédactions, on jugea que ce Selznick avait un sacré toupet. Ses rivaux dans la profession cinématographique, qui, à quelques variations géographiques près, Hongrie, Allemagne, Roumanie, avaient suivi les mêmes itinéraires transatlantiques, pestèrent contre la *chutzpah* de leur collègue, qui faisait honte aux Juifs en général et au septième art en particulier. Ce qu'ils ignoraient, c'est que ce texte, qui faisait l'aumône d'un *boulot* à un puissant souverain, ne devait rien à Lewis J., ancien vendeur de nickel plus à l'aise avec les chiffres qu'avec les mots, mais tout à son fils cadet, David O., qu'il avait propulsé à la tête de son service de publicité. Ce garçon de 15 ans, qui régnait déjà sur les communiqués de la WFC, trouvait tout à fait naturel de recruter le tsar

comme un simple extra. Le monde était sorti de ses gonds. La guerre industrielle faisait rage, des révolutions renversaient tout sur leur passage. Des gamins pouvaient bien prendre de haut des empereurs.

Ce 6 avril 1917, le jeune David s'était levé aux aurores, avait avalé un copieux petit-déjeuner, pris une douche glaciale et le ciel à témoin, comme son père le recommandait à tous ses employés, afin de stimuler leur confiance en l'avenir. Après un rapide crochet par le Hamilton Institute for Boys, l'adolescent avait regagné ses bureaux. Son algèbre, il la révisait avec les contrats d'annonce et d'affichage à négocier. Et les adaptations de classiques qu'il visionnait à longueur de journée lui tenaient lieu de culture littéraire.

Ce jour-là, son œil expert fut sollicité à propos de Mary MacLaren, une actrice de 20 ans que son père songeait à engager. L'exercice n'était pas pour lui déplaire. Après

la projection du dernier film de cette demoiselle, il se précipita dans son bureau pour rédiger un compte rendu :

Cette Mary a l'air tout bonnement sinistre. Il n'est pas sûr que quelqu'un ressente le besoin pressant de payer quinze cents pour la regarder. À chaque fois qu'elle apparaît à l'écran, on a envie de lui dire d'aller se coucher. Dans le cas où vous ne souhaiteriez pas abaisser le niveau des productions de la World Film Corporation, je vous recommande fortement de vous abstenir. Votre très dévoué D.O.S.

Ce gamin était aussi laid que son intelligence était précoce. Un nez épaté, des dents de lapin, des lèvres épaisses et un regard de bigleux lui faisaient une tête de chinchilla. Il y avait cependant son sourire. Un sourire de conquérant qui proclamait : je vais réussir, nous allons réussir, inutile de dire

non au prince charmant. À sa naissance, sans doute souriait-il déjà. Sa grande taille tranchait également dans un milieu où les pontes, les Jack Warner, les William Fox, les Louis B. Mayer portaient des talonnettes. Il se dandinait tel un jeune ours, penché vers ses interlocuteurs et toujours souriant.

Toute famille a ses chouchous. Le très dévoué David était celui de papa Selznick qui le payait 750 dollars la semaine et avait une confiance aveugle en ses talents. « Montrez-le à mon fils, disait-il quand on lui présentait un film, si ça lui plaît, probable que ça rapporte de l'argent. » Il ne se vexait nullement des courriers très formels que son rejeton se permettait de lui adresser. Comme ce message récemment déposé sur son bureau :

Cher Monsieur, à l'avenir, je vous serais obligé de bien vouloir m'envoyer vos requêtes ou vos rapports par lettre. La plupart des messages

téléphoniques que vous laissez à nos secrétaires ou à mon frère Myron me sont transmis avec un retard regrettable ou ne me sont pas transmis du tout. Votre très dévoué D.O.S.

Le soir, le cher monsieur venait s'asseoir sur le lit du fils adoré pour le prier de lui faire la lecture. L'infatigable David rechaussait ses lunettes de premier de la classe, ouvrait un livre de Dickens, de Shakespeare ou Tolstoï et bientôt Lewis J., les paupières mi-closes, laissait couler une larme. « De bien belles histoires, *Genius*. Un jour, il faudra que tu en fasses de grands films » : telle était souvent sa conclusion à laquelle *Genius* acquiesçait en le rassurant d'un clin d'œil myope. Son frère Myron, de quatre ans plus âgé, n'avait pas droit aux mêmes égards dont il n'aurait d'ailleurs pas voulu. Également salarié de son père, ce cogneur au visage fermé ne se souciait guère de rédiger des rapports. Il faisait la tournée des petits